

TAHOE,

Revue de presse de la création



Cherchez sur France Culture :

Recevez la lettre d'information

- Webreportages
- Fictions
- Que lisent-ils ?
- Votre agenda Culture
- Connexion
- pas encore membre ?
- Information
- Littérature
- Idées
- Arts et spectacles
- Histoire
- Sciences
- Podcasts
- Emissions
- Programmes

- imprimer
- envoyer par courriel
- facebook
- twitter
- netvibes
- delicious



du lundi au vendredi de 21h à 22h



"Peter Pan" & "Tahoe"

16.12.2013 - 21:00

50 minutes

Anna Sigalevitch et René Solis parlent de TAHOE (écouter vers 37 mn 40)

L'invité de la semaine est Héléne Filières.

Le spectacle vivant est au coeur de La Dispute ce soir avec les critiques suivants :

- Anna Sigalevitch (France Culture)
- René Solis (Libération)

À propos des oeuvres suivantes :

- "Peter Pan", de Robert Wilson/CocoRosie, du 12 au 20 décembre au Théâtre de la Ville :



- "Tahoe", de Frédéric Vossier, mise en scène Sébastien Derrey, jusqu'au 21 décembre au Théâtre de l'Echangeur :



Sans oublier, l'irremplaçable revue de presse culturelle d'Antoine Guillot.

Coup de coeur d'Anna Sigalevitch : "Les démonstrations de l'École de danse de l'Opéra de Paris", jusqu'au 21 décembre.

Et le coup de fi passe à Christophe Huyzman, photographe, acteur, fondateur et dirigeant de la compagnie "Les Hommes Penchés", mais aussi metteur en scène de "Tatnakaï", spectacle de fin d'année de la 25ème promotion du Centre national des arts et du cirque de Châlons-en-Champagne, du 13 au 20 décembre à Châlons-en-Champagne puis :

- Du 15 janvier au 9 février au Parc de la Villette à Paris
- Du 3 au 5 avril à Charleville-Mézières
- Le 24, 25 et 27 mars à Chaumont
- Du 4 au 6 juin à Reims
- Le 26 et 29 juin à Cherbourg

Écoutez France Culture



En direct
Du Grain à moudre
par Hervé Gardette
Les caricaturistes savent-ils sur quel pied danser ?

à venir 19h03 Le RenDez-Vous
Laurent Goumarre

Dernières diffusions

Arts plastiques : A Plan to Follow Summer Around the World " & " david Lynch Small Stories"
22.01.2014 60 min.

Cinéma : " Le Vent se lève " & " Au bord du monde "
21.01.2014 60 min.

Spectacle vivant : " Les gens " & " Prélude à l'agonie "
20.01.2014 60 min.

Prochaines diffusions

Musiques actuelles : " Warpaint " & " Shtar Academy "
À écouter le 23.01.2014

Littérature : " S'abandonner à vivre " & " réparer les vivants "
À écouter le 24.01.2014

Sur le même thème

Le secret professionnel des ambassadeurs écrivains
Secret professionnel
2014-02-02 14:30 20 min.

Le secret professionnel de Molière et du divertissement des princes
Secret professionnel
2014-01-26 14:30 20 min.

Sabine Audrière : Mort à Venise/Kindertotenlieder, par Thomas Ostermeier
Ce qui nous arrive avec...
2014-01-23 08:55 4 min.

L'équipe

Production

AUSSITÔT VU



«TAHOE», LA MORT DU KING

Après *Mannekijn*, créé en 2012 à l'Echangeur, le duo Frédéric Vossier (auteur) et Sébastien Derrey (metteur en scène) récidive au même endroit avec *Tahoe*. Où l'on retrouve un trio - deux femmes, un homme - enfermé dans un huis-clos déroutant. *Tahoe* s'inspire très librement des derniers jours d'Elvis Presley. Soit Freddy, le rockeur qui ne quitte pas son lit (king size), Nath, sa copine, et Kath, une copine de sa copine. Entre les trois, les rapports sont d'autant plus chaotiques que les lignes de communication sont endommagées. Freddy est au dernier stade d'un effondrement traduit par des courts-circuits qui déteignent sur son entourage. Phrases inachevées, syntaxe confuse, alternance de surchauffe, catatonie et mutisme : pour les spectateurs, le résultat est parfois exaspérant, souvent singulier dans sa façon de brouiller le réalisme, et parfois très drôle. **R.S.**

PHOTO PIERRE LINQUAROTTO

Tahoe, de Frédéric Vossier, mis de Sébastien Derrey. Théâtre de l'Echangeur, 59, avenue du Général-de-Gaulle, Bagnolet (93). M^e Gallieni. Jusqu'au 21 décembre. Rés. : www.lechangeur.org

René Solis, Libération, 18 décembre 2013

Tahoe, de Frédéric Vossier

Posté dans 13 décembre, 2013 dans [critique](#).

Tahoe de Frédéric Vossier, mise en scène de Sébastien Derrey.

Voilà un théâtre qui ne parle pas de rien mais pas n'importe comment. Tout ou rien : il a provoqué chez Edith Rappoport une violente allergie, et chez nous, on persiste et on signe, un intérêt passionné. Dans des draps de satin couleur de tombeau, s'agite vaguement un Freddy qui se fait appeler le King, en hommage à Elvis. Et, comme Elvis, et comme la star du foot de *Mannekijn* (première pièce du diptyque), il est l'image d'un mâle dominant, qui ne domine, précisément, que par l'image, et rien d'autre, image d'autant plus puissante qu'elle est vide.

Le lit est au cœur d'une maison, la « maison de la grâce » -toujours Elvis Presley- labyrinthique que l'on ne peut fuir. Il est le terrain instable, mou, d'une vie molle, engluée dans l'idolâtrie et la régression. Je t'aime, tu m'aimes : les "amoureux" se lapent comme des chiots, et puis c'est tout.

La "meilleure amie" s'approche, fascinée mais pas trop, vaguement tentée. Pas de volonté, des envies, comme disent les publicitaires, des envies qui se dilatent, jusqu'à un bref cri, et qui crèvent comme des bulles. Rien n'arrive vraiment jusqu'au réel, sinon la mort, et encore, on se demande si ce n'est pas un jeu de plus.

Constatons même que, si loin qu'aïlle un auteur, il est toujours au-dessous de la grandiose mise en scène de la mort des stars. Mais là où l'équipe de *Tahoe* reprend le pouvoir, c'est justement en jouant petit jeu avec cette mort, au ras du sol, au ras du lit et de la pesanteur d'un corps.

Ça devrait être ennuyeux, ça l'est pour certains. Parce que c'est insupportable : pas le spectacle, ni son rythme musical très particulier, cotonneux, avec ses brefs soulèvements, impeccablement tenu par les trois acteurs, Frédéric Gustaed, Catherine Jabot et Nathalie Pivain. Mais le monde auquel il renvoie, dans un accord parfait entre texte, acteurs et scénographie : en gros, le monde riche, transformé en piège mou où l'idolâtrie piège tout, sentiments, émotions (sans parler d'action ni de pensée), en contrepartie d'un confort.

Le titre de la pièce fait allusion à un épisode, aussi triste que sordide, de la vie de Marilyn : consultez internet et vous serez édifié. Si le théâtre est un miroir...

Christine Friedel

Théâtre de l'Echangeur. T : 01 43 62 71 20, jusqu'au 21 décembre.



LIBERATION samedi 7 et dimanche 8 janvier 2012

THEATRE **A l'Echangeur, un trio familial se déchire entre cris et non-dits. Troublant.**

«**Mannekijn**» ou la violence des pantins

Par **RENÉ SOLIS**

Drôle de trio : la mère, la fille et l'amant de la fille. Cela pourrait être un huis clos psychologique, avec révélation de secret de famille, quand on apprend que le père battait la mère et que l'amant de la fille est un violent lui aussi. Mais *Mannekijn*, la pièce de Frédéric Vossier mise en scène par Sébastien Derrey à l'Echangeur de Bagnolet, est plus intrigante que cela. D'abord parce qu'on n'y parle pas beaucoup : soit les mots ont du mal à sortir (phrases suspendues, dialogues avortés, longues plages de silence), soit ils sont incompréhensibles. Footballeur espagnol fraîchement retraité (et personnage improbable), l'amant, quand il finit par émerger d'une très longue grasse matinée, s'exprime dans un charabia mystérieux ponctué de hurlements.

Ensuite, parce qu'on ne sait jamais sur quel pied danser. Cela pourrait être un vaudeville (avec des quiproquos et des situations loufoques, notamment autour d'un bain très agité dans la baignoire), mais la mécanique comique s'enraye souvent, et l'on ne sait pas très bien s'il faut rire ou s'inquiéter. Cette ambiguïté est accentuée par un climat plutôt malsain, où le sexe (la mère est une obsédée de l'allusion, les rapports entre les tourtereaux font dans le brutal) renvoie toujours à une menace.

Violences familiale et amoureuse, Frédéric Vossier, qui est philosophe de formation et a fait sa thèse sur Hannah Arendt, avant d'écrire plusieurs pièces de théâtre (deux d'entre elles ont fait l'objet de présentations à Théâtre Ouvert), s'intéresse au panier de linge sale et au non-dit. Et à la façon dont les situations s'imposent à des individus dont le libre arbitre est très relatif. A propos de *Mannekijn*, il parle lui-même d'un «*théâtre de marionnettes*» et de personnages «*déshumanisés*».

Des trois acteurs, c'est la mère (Catherine Jabot), perchée sur ses talons, qui pousse le plus loin l'identification avec le pantin, mais les deux autres (Nathalie Pivain et Frédéric Gustaed) ne sont pas mal non plus, elle en poupée vidée d'affects, lui en avachi dangereux. La mise en scène de Sébastien Derrey rend bien compte de l'étrangeté du texte, quitte par moments à la surligner aux dépens de la fluidité d'ensemble. Reste aussi, au bout d'un moment, une certaine sensation d'épuisement, comme si de cris en silence, tout, toujours, ne pouvait que se répéter.

Mannekijn de Frédéric Vossier, mise en scène Sébastien Derrey.

Hommes, femmes, et stéréotypes. Domination masculine transmise par les femmes; femmes complices. Servitude volontaire. Homme dominateur, femme dominée : où en sommes-nous du stéréotype et de la façon dont il se dit ? Frédéric Vossier et Sébastien Derrey cherchent de ce côté-là, du « comment ça se dit ». Ils ne sont pas sociologues, ils font du théâtre.

Donc, devant nous, la mère, la fille, et, longtemps caché, l'Homme. Caché, en effet : la soumission féminine, revers de la domination masculine, n'a pas besoin de la présence de l'Homme : elle passe par le souci de la mère de transmettre à sa fille les codes d'une « perfection » qui répondraient aux exigences supposées du mâle. Ironie : la mère, si sûre d'elle, a besoin régulièrement du prendre d'un coup d'œil le public à témoin : c'est bien comme cela ? J'ai raison ? Comme plus tard la fille prend à témoin la mère et le public de ses jeux amoureux et infantiles avec l'Homme. Ici, seul l'homme a droit à une majuscule, car il est, si l'on ose dire, le pivot de l'affaire : celui pour qui on doit se faire belle, celui dont il faut se faire aimer, le fantasme, celui qu'il faut servir, qui paie, qui fait peur.

Bizarrement, les femmes, dans cette histoire, n'ont pas besoin de fiction pour exister, alors que l'Homme est l'objet de leurs récits, l'« Espagnol », ancien footballeur réduit à son ventre, ancien objet du désir, « people » riche et pas encore divorcé mais qui a besoin, dans son lit et sous ses coups, de la petite...

Le tout, en un langage à la fois économe, feutré, chargé de silence, de violence concentrée, avec des échappées soudaines d'un inconscient sidérant. C'est glaçant et drôle. Le décor est réduit à un espace désastreux de vieux panneaux, qui dessinent une circulation parfaite de la soumission et de la peur, ponctuée d'un inquiétant bruit de gouttes d'eau. Les costumes sont pauvres et pourtant chargés de la trace des puissantes images sociales dont ils sont le dernier avatar, inusable.

Tout cela donne l'impression d'un monde au bout du rouleau (si seulement !), rendu avec une précision délectable par les trois comédiens, Catherine Jabot, Nathalie Pivain et Frédéric Gustaedt. Et, au fait, pourquoi ce titre exotique ? *Mannekijn*, c'est, étymologiquement, le « petit homme ». Vu l'échantillon représenté d'homme dévirilisé et d'autant plus violent, le sens s'impose : petit homme, en effet... On pourrait ajouter l'autre étymologie supposée de mannekijn : panier. C'est aussi parlant !

La mise en scène est exemplaire; son seul défaut serait d'être trop constamment rigoureuse : mais est-ce un défaut ? La pièce ne tient pas tout à fait la longueur, mais mérite absolument le voyage.

Christine Friedel

09 janvier 2012 Par Martine Silber

Trois personnages, une mère (Catherine Jabot), sa fille (Nathalie Pivain) et l'homme de celle-ci, un footballeur espagnol en retraite (Frédéric Gustaed), pas un ménage à trois, non, même si la mère est curieuse d'en savoir plus sur la sexualité du couple et si le couple ne semble lié que par cela et encore, à la hussarde !

Les deux femmes semblent mal se connaître comme si la fille partie depuis belle lurette avait joué l'enfant prodigue en revenant à la maison avec l'intrus dans ses bagages.

Le texte de Frédéric Vossier, *Mannekijn*, exclut toute banalité, tout conformisme, toute règle établie même s'il érige le chignon, porté bien haut sur la tête en "perfection".

Ce chignon est l'apanage de la mère, robe jaune dont la fermeture éclair n'est pas totalement remontée dans le dos, oubli ou négligence? ou tentative de quelque chose? Premier détail perturbant de mise en scène.

Car le jeu des comédiens, le texte, la mise en scène, tendent vers ce point là, là où ça dérange, là où ça perturbe, où ça se dégingole, où ça grince, où ça se balance, où ça trouble, où ça dégringole.

La violence est sous-jacente sous les non-dits, les trop dits, les hésitations, les mimiques, les gestes en l'air, les haussements d'épaule, les sourires énigmatiques, les esquisses, entre les deux femmes. Le footballeur lui bafouille ou beugle, rit à gorge déployée, étreint violemment ou reste avachi.

Le plus pantin, le plus marionnette (une de possibles définitions du *mannekin* du titre) , cela devrait donc être lui, l'homme sans paroles, sans mots, sans expression, mais non: les joutes des deux femmes, c'est autour de lui, l'élément perturbateur, c'est lui. Le mutisme de la fille, sa désinvolture, c'est lui. Les questions sans fin de

la mère, c'est lui. L'incarnation du mâle en caleçon, bedaine pendouillante, "*mangeur de viandes en sauce et de jambon*", tout en force mortelle, rentrée et prête à jaillir sous un rire tonitruant d'ogre ou une étreinte amoureuse qui ressemble à un assassinat. Et la fille? Elle traîne, elle glisse, parle à peine, se change mollement quittant sa nuisette pour une mini jupe, laissant l'homme la traiter comme une poupée gonflable, une Barbie, un objet identifié femelle, étirant un immense sourire de chat lorsqu'il joue avec ses cheveux, se laissant embrasser goulûment, protégeant son repos, ses silences, partageant ses jeux de baignoire.

La marionnette, toute lisse, c'est elle? Ou la mère? La plus présente, la plus rituelle. La plus à côté, la plus ignorée. Elle n'a pas sa place et s'égosille, se démène, sautille, se déplace, en vain. Pas de réponses en vue.

Et le spectateur? Il s'en sort plutôt bien. Troublé, mais bien. Les silences, la lenteur, imposés par le metteur en scène Sébastien Derrey, ne dégagent pas d'ennui , impossible dans ces circonstances d'autant que la loufoquerie, la cocasserie sont tout aussi à fleur de peau que la brutalité. On rit, on sourit. Ce qui en ressort, c'est surtout l'attente de quelque chose qui exploserait, qui mettrait fin et qui ne vient pas. L'absence pourtant totale d'émotion suggère une sorte de peur infantile qui fait souhaiter le pire : qu'il l'étrangle, qu'il les étrangle et qu'il reparte dans son bois, ce loup garou, ce Barbe Bleue, cet ogre à grosse voix ! Mais non. Pas de dénouement. Le noir qui descend. Pas de frustration pour autant, puisque simplement, les situations sont vouées à se répéter, avec ou sans public, sur scène ou dans l'imaginaire.

Le Singe Hurlleur

<https://sites.google.com/site/ribottelesingehurlleur/news/mannekijn/sebastien-derrey>

Art vivant > Mannekijn, mis en scène par Sébastien Derrey >

Vivisection d'une exhibition domestique

En 2010, la compagnie Migratori K Merado produisait *En vie*, d'après des textes de Pierre Guyotat. Sébastien Derrey nous offrait alors une magnifique appropriation de la langue de l'écrivain français, âpre et originelle. Il revient à l'Echangeur du 5 au 15 janvier 2012 avec *Mannekijn* un texte de Frédéric Vossier dont la texture rugueuse et économe n'a rien à envier à celle de Guyotat.

Le terrain de chasse de Frédéric Vossier ne tend pourtant pas à s'approcher de la linguistique proprement dit, mais à définir les contours du corps dominant, de la figure patriarcale qui s'y attache et s'impose dans un inconscient sociétal globalisé. L'archétype du surmâle, ici représenté par une super star de football espagnole sur le déclin, est l'axe autour duquel se dévoile progressivement les relations d'une mère et sa fille, deux inconnues l'une à l'autre, liées par la connaissance de certains codes, exsangues de tout fondements intellectuels ou rationnels, mais formant le terreau d'une éducation réglementée. La relation est à l'image de ce chignon strict qui refuse de tenir sur la tête d'une fille qui refuse de parler.

L'espagnol, cet homme fort qui se nourrit de « viande en sauce et de jambon », pourrait être un agrégat de David Beckham et Johnny Hallyday. Une sorte de marionnette ternie, caricature désossée de lui-même. Un bouffeur de pulpe en pleine décadence. Cette décadence qui devient la fange séminale dans laquelle se baigne progressivement chaque personnage, tous plus obscènes de minute en minute. Chimère masculine, domination d'un homme absent, qui se révèle en rupture de l'image tissée par les médias. Un homme en faille, dans lequel s'engouffre une âme tout aussi manipulable, quoi que... Qui écrase qui. Qui domine qui, les apparences sont trompeuses, ici plus qu'ailleurs.

Interrogation sur le corps, son désir, sur la domination - masculine et familiale - , le texte interroge également l'ingérence du public dans la sphère privée, et le rôle de la médiatisation sur les rapports aux choses et aux autres. Une pièce pornotopique - pour reprendre le titre de l'écrivaine espagnole Beatriz Preciado – où chaque personnage féminin se dissimulera à l'autre grâce à un jeu de vêtu/dévêtu ou un babillage constant. Guerre sournoise, calfeutrée derrière l'agaçante interjection de la fille à sa mère : « Chuuut ! ».L'incommunicabilité au centre d'un trio de pantins déshumanisés.

Sébastien Derrey a convoqué l'humour glacé de Cyndi Sherman pour sa mise en scène, proposant d'interminables poses clichées, souvent interrompues de manières abruptes ou incongrues. Ainsi la mère, en demande de confession, viendra pourtant interrompre sa fille lors de sa seule tentative de communiquer d'un superbe « On va poireauter encore longtemps ? ». Au travers de postures et de monologues imbriqués, nous discernons progressivement le postulat du texte, qui restera toujours en retrait, comme s'il s'agissait avant tout d'un prélude, d'une esquisse à une dramaturgie familiale classique qui elle ne verrait jamais le jour.

L'enjeu s'éloigne pour se disséminer dans des lieux communs, eux aussi plus suggérés que montrés (la télévision retranscrivant un match de foot sera placée en arrière scène, journaux people et autres informations populaires seront évoqués mais pas montrés) comme pour ouvrir l'imaginaire du spectateur. Un jeu fin et délicat pour une mise à mort cruelle de l'Homme.

Marion Odden

Contacts cie migratori K merado

Contact artistique

Sébastien Derrey

Téléphone : 06 03 12 54 00

E-mail : migratori.k.merado@free.fr

Adresse : M.D.A. 206 quai de Valmy, 75010, Paris

Contact Administratif

Silvia Mammano

Téléphone : 06 17 29 42 53

E-mail : selectronlibre@hotmail.com